

Ceci fait partie de la série

L'Évangile de Jean

De

Bruce McLarty

L'Évangile de Jean : le voyage de la foi

“Ton fils vit”

(4.46–54)

Pendant un week-end d'automne de l'année 1977, au début de ma quatrième année d'université, un groupe d'étudiants firent en plusieurs voitures le voyage de Searcy, dans l'Arkansas, à Florence, dans l'Alabama, pour assister à un séminaire sur l'évangélisation. De toutes les choses merveilleuses que j'ai entendues et vécues pendant ce week-end, la plus marquante était une présentation faite par Otis Gatewood, un vétéran du travail missionnaire et un héros pour beaucoup d'assistants du séminaire. On lui avait demandé de parler des difficultés et des épreuves qu'il avait rencontrées en 30 années de travail missionnaire. Cette nuit-là, il nous a parlé de solitude, d'opposition de la part des frères, de persécutions par les gouvernements, de disparitions des bien-aimés et compagnons de travail, et bien d'autres épreuves endurées pour le travail qu'il aimait : répandre l'Évangile.

Nous écoutions fascinés pendant que le frère Gatewood partageait avec nous toute une vie de souvenirs venant de son travail en Europe ; mais ce dont je me souviens le mieux est le texte qu'il a utilisé comme base de sa présentation : Jean 4.46–54. Charles Coil, président d'International Bible College et directeur de ce séminaire, avait invité le frère Gatewood et lui avait suggéré ce texte comme approprié pour la situation. Sa présentation, intitulée “Continue ta marche dans la nuit”, a été pour moi déterminante dans ma façon d'aborder toute difficulté. J'ai partagé ce texte dans des études bibliques individuelles et

je l'ai lu à des familles en deuil au cimetière, quand elles se trouvaient devant le moment le plus difficile de leur vie. C'est un beau texte, puissant, stimulant et réconfortant. C'est ce texte que nous développerons dans cette leçon.

LE PERE DESEPERE (4.46–47)

Suite à sa rencontre avec les Samaritains, Jésus retourna en Galilée, où il était en passe de devenir une figure de plus en plus en vue. Quand il vint à Cana, lieu de son premier signe, un officier royal vint à sa rencontre afin de plaider pour la vie de son fils. L'échange de propos entre les deux hommes nous fournit encore un modèle sur le chemin de la foi.

Nous ne connaissons que peu de choses sur la position ou la politique de cet officier. Nous savons par contre qu'il devait faire partie de l'administration d'Hérode le Tétrarque, mieux connu sous le nom d'Hérode Antipas, le roi inique qui avait fait trancher la tête de Jean-Baptiste. Il devait être également un homme influent, à cause de ses relations avec le pouvoir.

Cana, la ville où cet officier vint rencontrer Jésus, se trouvait à environ 32 km de Capernaüm ; là se trouvait le garçon malade. Lorsque l'homme entendit que Jésus était à Cana, il y alla dans le but de demander à Jésus de retourner avec lui à Capernaüm et de guérir son fils, “qui était près de mourir” (4.47). Je ne sais pas grand-chose sur cet homme, mais je sais ceci : Quand un enfant est gravement malade, rien au monde n'est plus important pour le père !

Il y a de cela quelques années, l'un de mes enfants a développé une infection sanguine qui ne voulait pas guérir. Plusieurs traitements antibiotiques se sont avérés inefficaces, à tel point que le pédiatre nous envoya à l'hôpital un matin pour faire des tests sanguins approfondis. Bien que personne ne nous le disait, nous savions qu'on recherchait des traces d'une leucémie. C'était le jour le plus long de ma vie. Tout ce qui a pu être important la veille devint d'un coup insignifiant. Tout ce qui était important pour moi était la santé de ma petite fille. Je suis reconnaissant du fait que ces tests ne révélèrent rien de grave ; et je n'oublierai jamais comment, pendant la journée où je craignais pour la vie de ma fille, le monde entier était "absent".

Le père dans notre texte était au service d'Hérode, nommé sans doute par ce dernier à un poste politique. Dans un passage intéressant de l'Évangile de Marc, nous voyons les Hérodiens impliqués dans le complot visant à tuer Jésus. Après un incident dans lequel Jésus guérit un homme à la main "sèche" un jour de sabbat, le texte dit : "Les Pharisiens sortirent et se consultèrent aussitôt avec les Hérodiens sur les moyens de le faire périr" (Mc 3.6). Il est pas impossible que le père de notre histoire avait, à un moment donné, cherché à faire mourir Jésus. Mais cela, c'était de la politique, et quand un enfant est mourant, la politique ne compte plus !

Une situation semblable se produisit en 1981 lorsque Ronald Reagan, Président des États-Unis, fut abattu. On l'amena rapidement aux urgences de l'hôpital et après une préparation rapide le fit entrer de suite dans le bloc opératoire. Voyant s'approcher le chirurgien, le Président enleva son masque à oxygène et dit, avec son sens de l'humour habituel : "Êtes-vous un Républicain ?" En guise de réponse, le médecin remit le masque du Président et dit : "Monsieur le Président, aujourd'hui, nous sommes tous des Républicains." Quand la vie est en jeu, les distinctions politiques partisans sont reléguées au second rang.

Avant d'avancer plus loin dans notre étude, il faut encore noter une chose. Quand l'officier vint à Jésus, "il le pria de descendre et de guérir son fils" (v. 47b). Le verbe "pria" est à l'imparfait dans le grec, indiquant une action continue. En d'autres termes, cet officier, homme important aux yeux du peuple, suppliait Jésus pour la vie

de son fils ! Jésus était son dernier espoir ; il jetait de côté son orgueil et il implorait ce rabbin pauvre et controversé pour la vie de son enfant.

LE SAUVEUR SOUCIEUX (4.48-50)

Lorsque Jésus entendit la demande du père du garçon, sa première réponse fut de réprimander les gens autour de lui : "Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croirez donc point !" (4.48). Encore une fois, nous sommes choqués par la réponse brutale de Jésus. Nous nous attendrions plutôt à voir du Seigneur de la tendresse, de l'affirmation et de l'espoir. Au lieu de cela, il réproche. Encore une fois, nous voyons Jésus qui pousse les gens vers la foi, qui insiste qu'ils n'acceptent aucune des nombreuses contrefaçons de la foi¹.

La réprimande de Jésus devrait nous faire réfléchir sur ce que nous faisons au nom de l'aide donnée aux autres. Sommes-nous plus engagés envers la poursuite de la vérité, ou la poursuite du confort ? Voulons-nous que les gens puissent croire, ou plutôt qu'ils puissent être délivrés de leur malaise émotionnel ? Les paroles de Henri Nouwen m'ont souvent servi d'avertissement et de réprimande :

Un serviteur de Dieu n'est pas un médecin dont la première tâche consiste à soulager la douleur (...).

Le principal travail du serviteur de Dieu est sans doute d'empêcher les gens de souffrir pour de mauvaises raisons. Beaucoup de gens souffrent à cause de la conception erronée sur laquelle ils ont bâti leur vie. Selon cette conception, il faut toujours éviter toute peur, toute solitude, toute confusion, tout doute. Et pourtant on ne peut traiter avec créativité ces souffrances qu'en se rendant compte qu'elles font partie intégrante de notre condition humaine. Le ministère de l'évangélisation est donc un service qui doit provoquer la remise en cause des gens ; il ne doit pas leur permettre de vivre avec des illusions d'immortalité et d'intégralité. Ce ministère rappelle aux gens qu'ils sont mortels et brisés, mais il rappelle également que c'est avec la reconnaissance de cette condition que commence la délivrance².

Je crois personnellement que Jésus était profondément touché par la souffrance du père et de son enfant mourant ; mais je crois qu'il se souciait encore plus de leur relation avec Dieu.

¹ Voir 2.23-24 ; 6.26.

² Henri J. M. Nouwen, *THE WOUNDED HEALER* (Garden City, N.Y. : Image Books, 1972), 92-93.

Jésus voulait que l'enfant soit guéri, que le cœur du père ne soit pas brisé ; mais il voulait encore plus que des gens perdus puissent être sauvés. Jésus vit que le plus grand besoin dans la vie de cet officier royal ce jour-là n'était pas d'être délivré de la mort physique. Son plus grand besoin était Dieu ! Jésus vit également que la mort imminente d'un fils avait ouvert le cœur de cet homme à son plus grand besoin.

Avant de continuer l'histoire, il nous faut tous nous demander ce qu'est en ce moment notre plus grand souci. Quelle question pèse sur votre esprit en cet instant ? Bien que ce soit important pour vous, il ne s'agit pas là, sans doute, de votre plus grand besoin. Cependant, cette chose peut devenir l'élément qui vous aide à reconnaître votre plus grand besoin : celui d'ouvrir votre cœur à Dieu !

Dans notre histoire, la réprimande de Jésus fut interrompue par les cris insistants du père qui implorait : "Seigneur, descends avant que mon petit enfant ne meure" (4.49). La manière qu'a l'homme de parler de son fils est sans doute significative. Il employa le mot grec *paidion* : "mon petit garçon", plutôt que le mot plus général : *huios* : "mon fils", utilisé aux versets 46 et 47. Il ne s'agit plus désormais de rang ou de titres. Dans ce tableau déchirant, un homme brisé, plaidait pour la vie de son "petit garçon".

Les paroles qui guérissent, quand elles vinrent finalement, furent simples et directes : "Va, lui dit Jésus, ton fils vit" (4.50). Le voyage de 32 km jusqu'à Capernaüm n'était pas nécessaire pour accomplir cette mission. Il prononça simplement cette phrase, et le garçon fut guéri.

LA NUIT DE LA FOI (4.50–54)

Par cette parole de Jésus, le cauchemar du père était fini. Mais, l'était-il vraiment ? En effet, 32 km le séparèrent encore du moment où il pourrait constater de ses propres yeux que son petit garçon était guéri. Pour une raison que nous ne connaissons pas (il était peut-être tard, ou bien l'homme était épuisé), il ne put retourner chez lui cette nuit-là. Ce n'est que le lendemain qu'il rencontra les serviteurs qui venaient lui dire que son garçon se portait bien. Quand il leur demanda l'heure à laquelle le garçon s'était trouvé mieux, ils lui répondirent : "Hier, à la septième heure³,

³La "septième heure" correspond à 13h00 selon l'heure juive, ou 19h00 selon l'heure romaine.

la fièvre l'a quitté" (4.52). L'homme reconnut immédiatement que "c'était à l'heure même où Jésus lui avait dit : Ton fils vit" (4.53).

Le détail qui me fascine dans cette histoire, le détail que frère Gatewood avait soulevé dans sa puissante présentation en 1977, est le fait que le père passa une nuit entre la promesse de la guérison de son fils et la confirmation de ce miracle. Il "crut à la parole que Jésus lui avait dite et il s'en alla" (4.50). La Traduction Oecuménique de la Bible traduit : "Cet homme crut Jésus sur parole, et il repartit chez lui." Cette longue nuit dans la vie de ce père nous donne une puissante image de la véritable situation à laquelle nous sommes tous confrontés : nous devons persévérer dans la nuit, dans l'intervalle entre la promesse et son accomplissement.

La nuit rend nos troubles et nos craintes plus menaçants qu'à la lumière du jour. Les histoires des films d'horreur ont lieu pendant la nuit parce que le noir nous terrifie. Je ne me permets pas de m'étendre sur des problèmes épineux dans le noir. Si je n'arrive pas à m'endormir, ou si je me réveille dans la nuit inquiet à cause d'un fardeau particulièrement lourd, je me lève et je vais à la cuisine, où je peux allumer une lumière et réfléchir sur mes problèmes, les yeux ouverts !

Nous présumons que puisque cet officier se trouvait à une trentaine de kilomètres de chez lui, il passa la nuit à espérer contre tout espoir et à lutter avec ses craintes. Je me demande s'il ne basculait pas d'une minute à l'autre entre une confiance optimiste et un doute ténébreux. Nous ne connaissons même pas son nom, mais nous pouvons tous nous identifier à cet homme, car nous connaissons tous les luttes de la nuit entre promesse et accomplissement.

Après une longue lutte avec le cancer, Claudette Jones, une merveilleuse femme chrétienne, s'est éteinte le 10 novembre 1994. Elle avait affronté sa maladie et sa douleur avec une rare grâce et un courage admirable. Son mari Jerry, ses enfants, tous leurs amis et littéralement les milliers de gens qui ne l'avaient jamais rencontrée — tous étaient bénis par sa manière d'aborder sa maladie et sa mort. Une semaine avant de mourir, elle parlait au téléphone avec sa mère, Georgia DuBois. Sachant qu'elle devait bientôt décéder, Claudette dit à sa mère : "Papa et moi attendrons ensemble ton arrivée." Telle est la promesse que Dieu a faite à ses enfants.

Pour Claudette, la foi est désormais devenue la vue, alors que ceux qui restent doivent endurer la nuit entre la promesse et l'accomplissement de cette promesse, au ciel.

L'expérience de ce père soucieux nous sert de modèle pour notre croissance dans la foi en Jésus. Au début du récit, ce père avait assez de foi en Jésus pour venir lui implorer la vie de son fils. On pourrait dire que sa foi était alors du type "Je n'ai rien à perdre." Puis, après avoir parlé avec Jésus, il "crut à la parole que Jésus lui avait dite" (4.50). Finalement, en entendant des témoins oculaires dire que son fils vivait, il "crut, lui et toute sa maisonnée" (4.53). Notons la progression de sa foi : il passe d'un espoir désespéré à une ferme confiance. La foi, comme l'expérience de cet homme le démontre, est un processus souvent exténuant qui consiste à progresser de confiance en confiance.

CONCLUSION

Il faut souligner une dernière vérité avant de terminer notre étude de l'officier et Jésus. Je veux que vous regardiez attentivement la face de Jésus. Ce que vous voyez raffermira votre espérance et vous conduira vers la confiance en lui.

Regardez premièrement la face de la vérité. Jésus révéla dans cette rencontre qu'il refuse de nous permettre de vivre dans un mensonge confortable. Notre relation avec Dieu est plus

importante que le fait d'échapper à la douleur. En tant que chrétiens, nous ne devons pas permettre à l'obsession de notre société avec la vie sans douleur, d'obscurcir notre engagement envers la vérité. La question la plus importante dans la vie de toute personne est le salut de son âme. Jésus gardait cette vérité devant lui à chaque instant ; nous ne devons pas faire moins.

Deuxièmement, voyez la face de la compassion. Jésus démontra systématiquement que du fait que "la Parole a été faite chair", il pouvait s'identifier à la condition humaine. Jésus savait que dans le contexte de l'éternité, la guérison de ce petit garçon ne faisait que retarder l'inévitable : un jour, le petit garçon devrait mourir. Dans le contexte plus grand, le miracle ne fit sans doute pas beaucoup de différence ; mais les êtres humains pleurent amèrement la mort d'un bien-aimé. Jésus comprit la douleur amère du père, et dans sa compassion, il guérit son fils.

Voyez finalement la face de l'espérance. Jésus n'a jamais promis de nous guérir de toutes nos maladies ; mais il a promis d'aller nous préparer une demeure (Jn 14.2). Il n'a jamais promis de rendre toutes choses faciles pour nous ; mais il nous a promis d'être toujours avec nous (Mt 28.20). Il nous appelle à mettre notre confiance en lui et à le suivre à travers la nuit parfois terrifiante de la vie. Jean a déclaré que Jésus est digne de notre confiance ; et nous le croyons !◆